

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 29 (1891)
Heft: 44

Artikel: Un coup double de Jarnac
Autor: Chappuis, Hermann
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-192579>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

eux, et leur servent dans la majeure partie de leurs œuvres ; c'est donc seulement lorsqu'un de leurs modèles vient à manquer qu'ils ont recours à la « louée » de la place Pigalle.

Il est rare de trouver un modèle parfait, car pour « l'ensemble » plusieurs femmes posent alternativement, telle pour la tête, telle autre pour les hanches, celle-ci pour la poitrine, celle-là pour la main. On se trompe donc étrangement quand on s'extasie devant le tableau d'une Vénus merveilleuse, ou une Diane exquise, en disant : « La jolie femme ! » Cette créature parfaite n'existe pas ou du moins n'existe que fractionnée en cinq ou six « morceaux ».

Parmi les modèles femmes se trouvent aussi de nombreuses Parisiennes, d'anciennes modistes, couturières ou plumassières qui, un beau jour, ont jeté la couture et les modes aux orties, et, après avoir fait « fête », se sont décidées, à force de s'entendre dire qu'elles étaient jolies et bien faites, à user de leurs avantages pour poser comme « modèles ».

Le tarif moyen pour la pose est de dix francs par jour, dans les ateliers particuliers, et de trente-six francs par semaine dans les académies.

Parmi les femmes faisant profession de poser devant les artistes, quelques-unes ont acquis une certaine renommée. Le modèle de Bouguereau, par exemple, ne quitte jamais la demeure du peintre et vient lui poser, quand il en a besoin, le mouvement qu'il cherche. Les appointements de ce modèle-employé sont d'ailleurs assez importants : il touche trois cents francs par mois. L'un des plus jolis est Madame Bertha, le modèle de Stévens. Chaplin avait la fameuse Georgette, qui possédait le pied le plus charmant qu'on pût voir.

Parmi les modèles, il en est qui deviennent riches. L'un d'eux léguera une somme de cent mille francs aux Beaux-Arts pour fonder un prix de paysage, et un autre, vingt-mille francs pour augmenter la pension du Prix de Rome. Généralement, toutefois, ces pauvres filles meurent à l'hôpital, isolées, finies et misérables.

Pour les modèles italiens de la place Pigalle, c'est autre chose : ils ne s'appartiennent pas et font partie de la troupe de tel ou tel *rameneur*.

Ces « rameneurs » agissent identiquement comme les meneurs qui vont recruter, dans les campagnes, des nourrices pour Paris. Vers la mi-juin, ils partent les uns pour Naples, les autres pour Rome. C'est le moment où les fêtes annuelles de St-Pierre et de St-Paul amènent une grande affluence de ruraux dans ces deux villes. La part est donc belle pour les « rameneurs », qui peuvent choisir à l'aise les types sur lesquels ils jetteront leur dévolu. Le type passe avant la beauté. Il faut savoir à quel genre de « pose » le sujet examiné pourra être affecté ; il ne suffit point d'être jolie, il faut encore avoir une tête particulière.

Quand le « triage » est fait, on s'arrange avec les parents, et un contrat est signé, engageant presque toujours le modèle pour une période de trois ans. La fille ou la femme partent rarement seules, elles sont accompagnées, en général, par leur père ou leur mari, non point que la jalouse paternelle ou

conjuge se trouve excitée, mais bien plutôt parce que l'intérêt est en jeu : de cette façon, l'argent gagné ne sera ni dépensé, ni distract par un seul, toute la famille s'en nourrira, et pendant que la femme posera, le bon époux, dans les douceurs du *farniente*, réverra de Naples, du Vésuve et de la mer.

Une fois à Paris, le « rameneur » promène sa marchandise dans les ateliers ; quelques peintres s'arrangent pour tel ou tel modèle. Quant aux autres, ceux qui restent, les « laissés pour compte », ils vont à la « louée » de la place Pigalle, espérant un client. Chaque soir, quelqu'un a été le résultat de la journée, tout le monde se réunit autour de la fontaine, les « rameneurs » reprennent chacun son troupeau et retournent vers la place Maubert et la rue de Jussieu, où ils ont établi leurs quartiers généraux.

Par les beaux jours, ces caravanes multicoles, traversant les rues parisiennes, ne sont point sans quelque gaîté, mais c'est pitié, l'hiver, de voir par la pluie et la boue, ces pauvres au costume de carnaval, pataugant mélancoliques avec l'air de songer qu'au-delà des Alpes le ciel est bleu et le soleil luit.

Cein ne cheint rein tant bon.

Lo Conset fédérat vint dè nommâ coumeint quoii derai quattro générats po commanda cein qu'on lâo dit dâi coo d'armées. Ein avâi-t-on fauta?... Ne volliont pas non plie que lo colonet qu'à éta remettre l'oodrè pè lo Tessin, et qu'est on tot bon, baillâ sa démechon dè colonet, et porquiè?... Tot cein, vaidè-vo, po cein que cein ne chein rein tant bon quand on vâi cein què sé passé. N'est pas que la Suisse volliè férè la guerra po son compto ; mà se y'a dâo grabudzo proutso dè tsi no, on est bin d'obedzi dè gardâ la frontière po gravâ à clliâo que sè taupont dè veni tot troupenâ per tsi no ein lâi se trevougnaint. L'est dza bin prâo, po on petit pays coumeint lo noutrô, d'avâi lo dzalin, la grâla, lo midiou, lè vai âo la granta sâiti, sein onco avâi la guerra quand on lâi est po rein. Mâ, tot parâi, faut êtrè prêt. Ein 57, que s'ein est pas manquâ d'on revire-pi qu'on s'eimpougnâi avoué la Prusse, rappo à la Comtâ que lè Prussiens recliamâvont, n'ariâ étâ dâi galès luluss' on avâi pas étâ crâno. Assebin quand lè z'autro, que sè peinsâvont qu'on avâi la grulette, ont oüi dè la part de cé dâo Rhin, lè noutrô roncliâi avoué lè quattro partiès et la bâssa : « Aux bords du Rhin la liberté t'appelle, » et « Roulez, tambours, pour couvrir la frontière ! » sè son dè : ma fâi, respect ! clliâo sorciers n'ont rein poâire, et vaut petêtrè mî sè reveri què dè sè férè reboudlâ pè clliâo petits Suisses. L'est cein que l'ont fé, et n'ein pas z'u fauta dè teri on coup dè pétâiru.

Et ein 70, adon dè la granta guerra ! s'on avâi pas étâ ferme quie, on ne sâ

pas trào cein que sè sarâi passâ per tsi no : S'agit don d'avâi lo ge âovai, et lo bon ; kâ cein ne pâo pas dourâ grand-temps dinsè. Lè z'homo hiaut placi dè ti lè pâys font bin état dè derè dein lè banquiets que n'ein la pé ; qu'on pâo provagni et pliantâ lè truffés sein coussons ; mau lâi sè fiâ ! sè préparont po la guerra pè dézo. Lè fabrecants dè canons, dè fusi et dè pudra sont asse accouâiti què lè tailleu la semanna dévant Pâquiè, âo què lè pâysans lè dzo dè mécanique et lè fennès lè dzo dè buïa.

Du que lo bataillon dè liquiettès à l'amirat Gervais et z'u ein Russie et que lè Français et lè Russes ont fé chémolitse, lè z'Allemands sont grindzo et ne font què dè bordenâ, que cein porrâi bin mau veri on momeint, kâ se le Français ont laissi derè et férè du la raciliâie que l'ont reçu ein 70 et 71, ora que sè cheintont reimparâ pè lè Russes et que l'ont remontâ lâo troupès, gâ ! se lè z'autre lè vignont gatollhi trào foo !

Et pi, fiâdè-vo à clliâo que gouvernont lè grands pâys ! Lo bracaillounadzo est tot amont, asse bin tsi lè z'empereu, lè râi et lâo menistrès qu'est tot avau, tsi lè maquignons que roudont lè fârè avoué dâi rossés passârâs ein couleu, et quand l'ein est dinsè, coumeint volliâivo que cein oulé ! Se n'ein onco la pé, n'est pas pace que la volliont ; mà c'est pace que n'ousont pas eimourdzi la niéze, ni lè z'ons, ni lè z'autro, et y'é bin poâire que ellia pé ne dourâi pas, kâ dè trào gonelliâ la pétublia, le porrâi bin pétâ !

Un coup double de Jarnac.

Deux ans avaient passé sur la douleur de mon ami Tierçon sans l'effacer et sans l'amoindrir. Il vivait avec son poignant souvenir, se laissant entraîner par lui, trouvant une douceur amère à mépriser toute consolation. Il avait aimé, imploré, voire même pleuré... le tout en vain ! Le père de la jeune fille était resté inexorable, mais la mort avait tranché, d'un coup de faux, le différend. Depuis lors, il errait à travers le monde sans le voir. On le menait par la main ainsi qu'un enfant.

Nous voguions sur le lac Léman, calme comme un miroir. J'essayais de sortir mon ami de sa stupeur. La nature était si belle qu'il me semblait que mon cœur devait se dilater. Tout était bleu : le lac, les montagnes, le ciel ! Tout était gai ! Lui seul demeurait noir et triste. Rien ne vibrait plus dans cette âme brisée. Comme je lui faisais remarquer le profil des montagnes, vague, indécis, perdu dans une brume violacée, il m'interrompit : « Rentrons, cette vue me fait mal ! »

Hélas ! où trouver le remède à sa douleur ?

Nous descendimes au salon. N'ayant pu distraire Tierçon par les yeux, je songeai à le divertir par l'estomac et lui proposai de déjeûner. Il ne me répondit pas. Blême, l'œil fixe, les cheveux hérisrés, il regardait une

dame et deux messieurs assis non loin de nous.

— Elle ! Elle ! répétait-il égaré. Elle ! Elle !

Je pensai immédiatement à un cas de ressemblance extraordinaire comme on en voit quelques-uns.

— Du cœur, Charles ! surmonte ton émotion. Pauvre ami ! L'illusion est donc complète. Il ne nous manquait plus que cela !

— C'est elle ! répondait-il, c'est elle !

À ce moment, plusieurs passagers s'aperçurent que mon ami prenait mal et s'approchèrent de nous, tandis que la jeune femme, poussant un grand cri, s'évanouissait. Un de ses compagnons lui prodigua ses soins et l'autre, le plus âgé, venant vers moi, me dit d'un ton suppliant :

— Monsieur, emmenez, de grâce, votre ami !

Je montai Tierçon sur le pont. Il ne jouissait plus de toutes ses facultés, le pauvre garçon. L'œil hagard, il balbutiait d'un ton monotone : « Elle ! Elle ! » et ne répondait plus à mes questions. Le capitaine mit obligeamment son salon à notre disposition. Là, à force de soins, l'intelligence du malheureux réintégra domicile. Mais le réveil fut triste. Un désespoir immense, des cris, des larmes. Elle l'avait trompé lâchement. Il voulait lui jeter son hypocrisie à la face; tuer le père, le mari, car sûrement l'autre était le mari.

J'eus beaucoup de peine à le retenir, à le calmer. Je le conjurai de ne pas se donner en spectacle, de se montrer fort et fis serment de débrouiller cette triste affaire s'il m'obéissait en tout point. Je l'envoyai m'attendre à Montreux, tandis que je descendais à Ouchy avec les trois voyageurs.

Le lendemain, je revis la jeune femme dans le jardin de l'hôtel. Pâle et souffrante, elle s'appuyait sur le bras de son père. Je pensais l'aborder brusquement, mais elle vint à moi et me regardant dans les yeux :

— Monsieur, votre ami est un lâche et un menteur ! Lorsqu'on est bien portant on ne se fait point passer pour mort ! Veuillez, je vous prie, lui faire part de mes sentiments.

Je protestai.

— Madame, M. Tierçon est un parfait honnête homme et si quelqu'un a été trompé, c'est lui !

— Pourrais je savoir de quelle manière, monsieur ?

— En recevant la triste nouvelle que vous n'étiez plus !

— Lui ! Non, ce n'est pas possible ! Oh ! mon père ! Quoi ! c'est vous ? Affreux !

Elle chancelait. Je la soutins. Nous fimes seuls quelques pas du côté de l'hôtel.

— Monsieur, me dit-elle d'une voix brisée, je vous demande deux services. Dites à votre ami que nous sommes sacrifiés à l'ambition d'un homme; qu'il ne doit jamais chercher à me revoir; je suis mariée ! Ensuite, jurez-moi qu'il respectera les cheveux blancs de mon pauvre père ! Et maintenant, adieu, monsieur. Elle tendit la main et j'entendis dans un sanglot : « Adieu pour lui ! »

Le vieillard m'attendait. Il vint à ma rencontre.

— Je ne vous dois, me dit-il, aucune explication ; cependant, je préfère vous en donner une, espérant que, tout étant éclairci, tout sera fini. M. Bottar, mon gendre, courtoisait ma fille. Il est très riche. Malgré mes prières et mes ordres, celle-ci ne lui accor-

dait pas la moindre attention. Elle aimait M. Tierçon. Alors j'ai inventé le coup des faire-part, coup double, comme vous le voyez. J'espérais que les deux enfants se consoleraient et qu'au bout d'un certain temps ils s'oublieront. Il a fallu qu'une fâcheuse rencontre dérangeât mes prévisions.

— Monsieur, lui dis-je, un homme qui, par amour de l'argent, sacrifice deux enfants, dont l'un est sa fille, ne peut être...

— Oui, interrompit le vieux, je savais que je m'exposais à entendre, en cas de non-réussite, quelques mots désagréables, mais baste ! Paris vaut bien une messe, comme le disait feu Henri IV. — Et, me saluant, il s'éloigna.

HERMANN CHAPPUIS.

THÉÂTRE. — La troupe de M. Scheler est de jour en jour plus applaudie, et l'on peut maintenant espérer pour elle une bonne saison. Elle nous annonce pour demain, dimanche : **Nos bons villageois**, comédie en cinq actes, par Victorien Sardou.

Mme THÉO. — Nous aurons lundi prochain une représentation d'un attrait tout exceptionnel. **Mme Théo**, la célèbre artiste, et la troupe Simon nous donneront **Mimi et l'Entr'aute**. On commencera par le **Baiser**, de Banville, et dans les entr'actes, Mme Théo dira quelques chansonnnettes de son répertoire. C'est la première fois que la gracieuse divette, si souvent applaudie dans les divers théâtres de Paris, se fait entendre dans notre ville; aussi nous ne doutons pas du succès qu'aura cette représentation, qui fera salle comble. Autre bonne nouvelle, Mlle Kolb y donnera son concours.

Mots en losange de samedi.

L
S A C
L A P I N
C I L
N

Trente réponses justes. — La prime est échue à M. Privat, instituteur, à Féchy.

Rébus.

DÉSIRS RICHESSES

PRIME : Un Favey, Grognuz et l'Assesseur.

Boutades.

On rit beaucoup à Londres d'une aventure arrivée à l'amiral Clan-Wiliam, un des hommes les plus retors de la métropole.

L'amiral fumait, ces jours derniers, devant sa maison de Belgravia-Square, à Londres, dans une tenue très négligée.

Un policeman s'approche et lui dit :

— Que faites-vous là ? Est-ce que vous appartenez à la maison ?

— Non, répondit l'amiral, c'est la maison qui m'appartient !

Le policeman ne demanda pas son reste.

En chemin de fer :

— Pardon, monsieur, auriez-vous l'obligeance de mettre votre valise sous la banquette, afin que je puisse m'asseoir.

— Non, monsieur.

— Vous ne voulez pas ?... Eh bien, nous verrons cela à la prochaine station.

A la station suivante, un gendarme est appelé. Il monte dans le wagon et dit au voyageur assis près de la valise : « Veuillez enlever cette valise immédiatement et la mettre sous la banquette. »

— Non, monsieur.

— Comment, non ! elle est à vous cependant ?...

— Non, monsieur.

— Et à qui donc ?

L'interpellé fait un signe indiquant une personne placée vis-à-vis de lui.

Le gendarme s'adressant alors à cette dernière :

— Pourquoi n'enlevez-vous pas cette malle ?

— Personne ne me l'a demandé.

Au recrutement :

Ceux dont les parents n'habitent pas ici, devant le front :

Une recrue s'avance.

— Où habitent vos parents ?...

— Y sont morts, mossieu.

Dans un hôtel, un voyageur trouve sa note par trop épicée. Il fait demander le patron. On lui dit que celui-ci est mort. La patronne se présente. « Madame, embrassez-moi, lui dit l'étranger, vous ne me reverrez jamais ! »

L. MONNET.

1892

Agendas de bureaux.

Papeterie L. MONNET, Pépinet, 3.

VINS DE VILLENEUVE

Amédée Monnet & Fils, Lausanne.

PARATONNERRES

Installations sur constructions de tous genres. Système perfectionné. Grande spécialité ; nombreuses références.

L. FATIO, constructeur, à LAUSANNE

ACHAT ET VENTE DE FONDS PUBLICS

Actions, Obligations, Lots à primes.

Encaissement de coupons. Recouvrements.

Nous offrons net de frais les lots suivants : Ville de Fribourg à fr. 13,25. — Canton de Fribourg à fr. 27, —. Communes fribourgeoises 3 %/o différée à fr. 48, —. — Canton de Genève 3 %/o à fr. 102,50 De Serbie 3 %/o à fr. 85, —. — Bari, à fr. 65, —. — Barletta, à fr. 43, —. — Milan 1861, à fr. 42,50. — Milan 1866, à fr. 12,75. — Venise, à fr. 26, —. — Ville de Bruxelles 1886, à fr. 99,50. — Bons de l'Exposition, à fr. 7,50. — Croix-blanche de Hollande, à fr. 16,50. — Tabacs serbes, à fr. 15, —. Port à la charge de l'acheteur. Nous procurons également, aux cours du jour, tous autres titres.

J. DIND & Co, Ancienne maison J. Guilloud.

4, rue Pépinet, LAUSANNE

Succursale à Lutry. — Téléphone.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE GUILLOUD-HOWARD.